

LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

De la *Huitième Symphonie* de Beethoven, du *Nocturne* à deux voix, de *Béatrice et Bénédicte* et de la première scène du *Rheingold*, je ne vois absolument rien de nouveau à dire, et me borne donc à constater que l'interprétation en fut de tous points excellents, tant par l'orchestre, toujours superbement conduit par M. Philipe Gaubert, que par les remarquables cantatrices dont les voix nous charmèrent : M^{mes} Jeanne Laval, Lapeyrette et Laute-Brun, auxquelles un seul chanteur, M. Duclos, donnait dignement la réplique.

Parlons donc du très beau *Concerto* pour piano, en *ut dièse mineur*, dédié par Rimsky-Korsakow à la mémoire de Liszt, et dont M. Arthur Pougin a pu justement dire, en son intéressant ouvrage sur *la Musique en Russie*, que « c'est une œuvre de premier ordre, d'une belle ordonnance et d'une conception supérieure ». Un motif central s'y épanouit en de multiples transformations — motif emprunté à une *Chanson des Conscrits* dont voici les paroles :

« Rassemblez-vous, camarades, mes chers enfants, et venez dans mon modeste quartier; cotisez-vous, camarades, mes chers enfants, et payons-nous un demi-flacon de vin. »

Qui croirait que de ce demi-flacon de vin s'exhala tant de musique verveuse, originale et fantaisiste! Décidément le Iago de Shakespeare a raison : « Le bon vin est une bonne création familière, si l'on sait bien s'en servir. » Rimsky-Korsakow possédait évidemment cette science, et son concerto en porte un ardent témoignage. L'auteur et son œuvre furent très servis par M. Édouard Garès, premier prix de 1902, pianiste de haute valeur, que le public remercia par d'unanimes applaudissements. René BRANCOUR.

Concerts-Colonne

Samedi 26 et dimanche 27 février. — Le programme de ces deux séances est dominé par l'exécution d'une très importante symphonie de M. Enesco. M. Enesco est une des personnalités les plus sympathiques du monde musical. Son immense talent de violoniste qui lui valut jeudi dernier l'enthousiasme sans fin d'un auditoire transporté, sa probité artistique, sa générosité, son dévouement aux œuvres de bienfaisance, son travail acharné, ses œuvres déjà connues, attachant mélange de qualités sociables et de dons créateurs, entouraient ces deux premières auditions d'une atmosphère de bienveillante curiosité. Deux auditions sont à peine suffisantes pour juger une œuvre aussi considérable, tant par son étendue que par les intentions qu'y mit le compositeur. Ces deux auditions ayant été publiques, il est permis de faire état de l'une comme de l'autre.

Tout d'abord, qu'a voulu l'auteur? Le programme, généralement si complet, est, volontairement sans doute, muet sur ce point; il faut donc nous laisser guider par nos seules sensations. J'ai vu, pour ma part, une sorte de poème symphonique, né de la dernière guerre, le premier morceau évoquant le tourment d'un monde agité de passions, s'adonnant au plaisir avec une sorte de fièvre angoissée; le second surgissant comme l'image de la guerre même avec la marche joyeuse des soldats se pressant, ignorants, vers la mort; puis le combat, avec les cris des mourants, le tumulte de la lutte; le troisième, c'est la paix, non la paix joyeuse, mais la paix encore embuée des voiles de deuil où l'esprit, comme terrassé, s'élève en prière, poussé par une sorte de sentiment religieux de reconnaissance pour ceux qui se sont sacrifiés et d'espoir en une divinité pitoyable. Impressions personnelles sans doute et qui ne cadrent peut-être aucunement avec la pensée de M. Enesco.

L'accueil du public fut réservé, justement parce que le dessein de l'auteur n'apparut point. Noyé dans un flot, presque une tempête d'instruments déchaînés, l'auditeur chercha vainement un fil conducteur qui lui permit de se

diriger au milieu de cet océan de thèmes et de sonorités. Ce qui paraît avoir manqué à M. Enesco, c'est l'art de composer et d'ordonner; il n'a point discipliné sa facilité et n'a pas fait le choix nécessaire dans les idées : il les a toutes accueillies sans essayer leur qualité et les traitant toutes sur un mode grandiloquent qu'elles ne comportaient pas toutes.

M. Enesco semble mépriser l'art des préparations, d'où la surprise, que manifesta le public, de cette levée en masse de cuivres (six cors, six trompettes et je ne sais combien de bugles, trombones, etc.), et de cette sonnerie cristalline du triangle, évocatrice de l'élévation de la messe qui, mieux amenée, n'eût point été accueillie par des sourires. L'expérience servit d'ailleurs à M. Enesco, et dès la seconde audition des modifications heureuses atténuèrent, vers la fin, partie de cet effet.

Toutes les ressources que la science musicale offre à nos compositeurs furent mises à contribution par l'auteur, depuis l'orgue et le piano jusqu'à la crécelle; il renforça même son orchestre de la voix des chœurs, mais plus les moyens employés furent colossaux, plus l'impression s'amenuisa.

Une pareille œuvre, si touffue, si décomposée dans son unité (fréquemment les cordes marchent par quatre), réclamait une étude approfondie et une mise au point parfaite. L'orchestre des Concerts-Colonne ne mérita que des éloges.

Ayant sous sa baguette les chœurs nécessaires à la symphonie de M. Enesco, M. Gabriel Pierné eut l'heureuse idée de nous les faire entendre dans des œuvres rarement données, telles *Sirènes* (troisième partie de *Nocturnes*, de Debussy), *la Mort d'Ophélie* et *les Funérailles d'Hamlet*, de Berlioz, œuvre si puissante où Berlioz a mis tant de lui-même. Mais comme le grand romantique, malgré sa fougue, connaissait l'art des préparations! et par quel habile crescendo est amenée la salve de mousqueterie qui semble là tellement naturelle que pas une femme ne sursauta : le procédé disparaît sous l'émotion. Enfin les fameuses danses du *Prince Igor* bien enlevées, auxquelles l'accompagnement de la voix humaine donne encore plus de vie et de caractère.

A noter au concert du samedi une délicieuse interprétation de *Siegfried-Idyll*. Pierre de LAPOMMERAYE.

Concerts-Lamoureux

L'intelligence analytique, l'art de la progression, avec lesquels M. Paul Paray développa la *Symphonie* de Franck, renouvelèrent cette œuvre dont la jeunesse, quoi qu'en disent certains, semble se prolonger par une singulière alliance de naïveté et de science.

Chanté par M^{me} Croiza, l'*Hymne à la naissance du Matin* de M. A. Caplet s'entendit sans ennui, mais sans émotion.

M. Gérard Hekking fut fort applaudi dans le gentil *Concerto pour violoncelle* de Lalo.

Les *Quatre Esquisses pour le piano à pédales*, de Schumann, instrumentées par M. Chevillard, parurent lourdes.

M. Paray dirigea avec une fougue efficace, mais à mon goût trop mimée, le *Vénusberg* et les *Danses Polovtsiennes* (sans leurs chœurs). Raymond SCHWAB.

Concerts-Pasdeloup

Haydn et Méhul représentaient les classiques à ce beau concert : Méhul avec la noble et symétrique Overture de *Stratonice*, Haydn avec la *Symphonie n° 13, en sol*. Peut-être son *largo* n'est-il pas sans monotonie. On a goûté le preste babillage du finale, conduit par M. Rhené-Baton avec la plus délicate gaité.

Après la *Ballade Symphonique* de M. Chevillard, où l'élégance du thème s'habille d'une riche et molle instrumentation que traverse discrètement l'éclat apaisé des cuivres, ce fut le délice, toujours nouveau, de ces deux poèmes, *Nuages* et *Fêtes*, de Debussy. L'Angleterre et l'Amérique ne les aiment pas moins qu'on ne fait chez